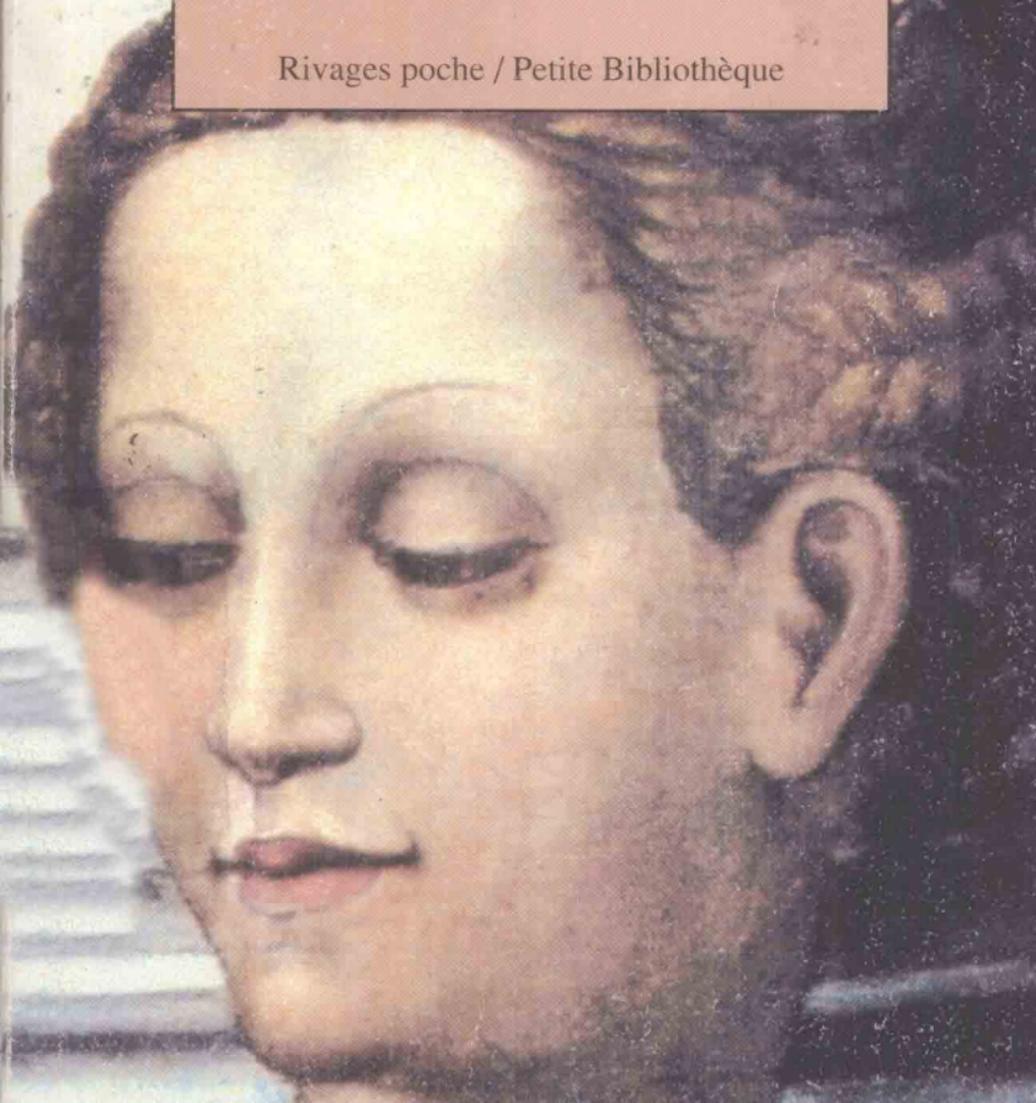


Jean-Jacques Rousseau

# Emile et Sophie

Préface de  
Michel Feher

Rivages poche / Petite Bibliothèque



Émile et Sophie  
ou  
Les Solitaires



Jean-Jacques Rousseau

Émile et Sophie  
ou  
Les Solitaires

Préface de Michel Feher

083547  
Rivages poche  
Petite Bibliothèque



Collection dirigée par Lidia Breda

Couverture : Crédit D.R.

©1994, Éditions Payot & Rivages  
106, bd Saint-Germain - 75006 Paris

ISBN : 2-86930-786-1

ISSN : 1158-5609



## Les charmes d'une passion condamnée

par Michel Feher

### *Les malheurs de Sophie.*

Sophie infidèle ! Tout au long du cinquième livre de l'*Émile*, Rousseau nous a pourtant assuré que la jeune fille, bonne par nature, avait également reçu une impeccable éducation. Nous avons donc assisté à l'épanouissement harmonieux de ses charmes, de ses talents et de ses vertus. Sur sa lancée, Jean-Jacques nous a aussi décrit les progrès de l'amour qui a uni Sophie au non moins remarquable Émile, depuis leur première rencontre jusqu'aux jours heureux qui suivirent leur mariage. Les sentiments passionnés et honnêtes éprouvés par les deux jeunes gens se sont en outre développés à l'abri des corruptions du monde, soutenus par le seul regard, attendri mais lucide, de leur bien-aimé *gouverneur*. Celui-ci, non content de prodiguer ses sages conseils, n'a pas hésité à tempérer l'impétuosité de leurs transports, voire à infléchir le cours des événements, lorsque leurs cœurs d'amants novices négligeaient la pru-

dence nécessaire à une union faite pour durer toujours. L'*Émile* peut alors s'achever dans le bonheur, le jeune époux annonçant au gouverneur la naissance prochaine de son premier enfant. Cependant, son ouvrage à peine achevé, Rousseau entreprend de lui donner une suite. Il s'agira cette fois de soumettre les résultats de l'éducation rousseauiste à l'épreuve de la destinée, c'est-à-dire de juger des caractères d'Émile et de Sophie aux prises avec les cruautés du sort et l'injustice des hommes.

L'histoire commence quand le bon gouverneur, estimant sans doute son œuvre accomplie, décide de quitter la demeure où le couple uni vient d'accueillir son premier né. Or, on le sait, Rousseau ne peut concevoir le bonheur conjugal sans la présence d'un tiers intime qui en témoigne : tantôt fièrement, comme le gouverneur à la fin de l'*Émile*, tantôt douloureusement, comme Saint-Preux dans *La Nouvelle Héloïse*. Ainsi, dès que le précepteur d'Émile n'est plus là pour observer les fruits de son travail d'entremetteur, les malheurs vont aussitôt s'abattre sur le jeune couple : c'est d'abord Sophie que le destin afflige, puisqu'elle perd successivement sa mère et sa fille, c'est-à-dire son deuxième enfant, et demeure inconsolable. Pour tenter de la distraire, Émile décide alors de l'éloigner du lieu de ses peines. Poussé par une funeste inspiration, il emmène son épouse à Paris, en compagnie d'un couple d'amis qui exerceront une influence néfaste sur la malheureuse Sophie.

Les mœurs de la capitale, où il est de bon ton que mari et femme ne se côtoient guère, vont certes apporter la distraction recherchée, mais avec elle le relâchement des liens entre les époux. Sophie se laisse accaparer par ses deux amis, tandis qu'Émile cède aux tentations de la vie citadine, et se disperse en de vains divertissements. Dès lors, les préjugés et les artifices de la mondanité ont tôt fait d'étourdir les jeunes gens : en imitant les autres, ils laissent des raisonnements fallacieux étouffer la voix de leur conscience, et adoptent des manières affectées qui émoussent l'ardeur de leurs propres sentiments. Pis encore, le peu de respect où les Parisiens de condition aisée tiennent la fidélité conjugale, ainsi que les sophismes dont ils usent pour justifier leur immoralité – et auxquels souscrivent les amis de Sophie – conduisent inexorablement la femme d'Émile à sa perte. Car si l'adultère n'est plus qu'une distraction banale pour les couples dénaturés qui sévissent à Paris, pour leur part, Émile et Sophie ont conservé suffisamment de mœurs, de respect mutuel, mais aussi d'amour réciproque, pour considérer la trahison de leurs vœux conjugaux comme une irréparable tragédie. Infidèle et enceinte d'un autre homme, Sophie va donc se résoudre à ne plus jamais revoir son mari. Quant à Émile, après nous avoir gratifié d'hésitations et de raisonnements contradictoires qui sont incontestablement un sommet de rousseauisme, il finit par prendre le même parti. Bien plus, il décide de parcourir le monde, afin de fuir celle qu'il ne cesse pourtant ni d'aimer ni d'estimer.

Ainsi se termine la première lettre des *Solitaires*. Rousseau n'achèvera pas la deuxième, qu'il consacre aux aventures d'Émile d'abord devenu matelot, puis tombé en esclavage, et enfin engagé au service du dey d'Alger. Cependant, il semble que Jean-Jacques avait imaginé la suite et même le dénouement d'*Émile et Sophie*. Dans sa présentation du livre inachevé pour la Bibliothèque de la Pléiade, Pierre Burgelin cite en effet deux témoignages, il est vrai fort divergents l'un de l'autre, qui prétendent tous deux dévoiler les intentions de l'auteur<sup>1</sup>. Le premier émane de Pierre Prevost, ami et compatriote de Jean-Jacques, et le second de Henri Bernardin de Saint-Pierre, qui fut lui aussi un proche de Rousseau. Burgelin et Charles Wirz – qui a établi le texte d'*Émile et Sophie* pour les *Œuvres complètes* – s'accordent pour préférer la version de l'auteur de *Paul et Virginie*, dont l'extravagance romanesque n'empêche pas une fidélité au rousseauisme sur un point essentiel : le retour du ménage à trois comme le meilleur des mondes possibles, tout au moins dans la perspective du bonheur conjugal.

Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'Émile, à qui le dey d'Alger a rendu sa liberté, voyage à travers l'Afrique avant de s'installer sur une île apparemment déserte. Un vieil Espagnol y vit pourtant avec sa fille âgée de seize ans. Seuls rescapés d'un naufrage, ils ont préféré demeurer à l'écart de la société, et mènent une existence simple et paisible. Toutefois, l'Espagnol nourrit un ultime désir avant de quitter ce monde : celui

de voir sa fille mariée. De plus en plus attaché à Émile, il parvient à convaincre ce dernier que l'« adultère rend les mariages nuls<sup>2</sup> », de sorte qu'un homme trahi peut se tenir pour libre. Émile épousera donc la jeune Espagnole, dont le père mourra peu après. Seuls sur leur île, les époux connaissent une vie heureuse, quand soudain réapparaît Sophie !

Toujours malheureuse, celle-ci n'a certes pas oublié sa faute, mais elle veut désormais retrouver Émile pour l'expier : aussi, lui propose-t-elle rien moins que de devenir la servante du couple qu'il forme avec sa nouvelle femme. Impressionnée par tant d'abnégation, et attendrie par le repentir de Sophie, l'Espagnole annonce à son tour qu'elle préfère se retirer pour laisser la place à la première épouse. Le pauvre Émile, déchiré par l'extrême noblesse des deux jeunes femmes, n'a dès lors plus d'autre choix que de les épouser toutes les deux, à la manière des patriarches. Contraint à la bigamie, le « nouvel Abraham » montre sa propre grandeur d'âme en ne parlant jamais à sa première femme de sa faute passée. Mais cette magnanimité ne suffit pas à consoler la pauvre Sophie, qui demeure silencieuse et meurt rapidement du chagrin qui continue de la ronger. Ce n'est donc qu'après sa mort qu'Émile découvrira une lettre qui nous révèle enfin les circonstances de l'adultère. La véritable coupable est une autre femme, riche mais jalouse de la vertu de Sophie, et qui a ourdi un véritable complot pour la perdre. Après avoir attiré sa victime dans la

bibliothèque de son château isolé, cette redoutable intrigante s'est d'abord employée à enflammer les sens de la jeune femme, en lui faisant boire des breuvages aphrodisiaques, puis à pervertir son imagination, en lui faisant lire des romans d'amour illustrés par des estampes érotiques. Enfin, elle l'a mise en présence d'un jeune homme beau et « malheureux pour avoir aimé<sup>3</sup> », de sorte qu'émue par le récit de ses souffrances et encore enivrée par les images de plaisir dont elle fut abreuvée, la malheureuse Sophie a cédé aux avances de son séducteur en s'efforçant de le consoler.

Sophie, sans doute, fut bien adultère. Mais comment la dire coupable ? Et si sa faute est pour le moins excusable, comment ne pas admirer l'exigence de son incomparable vertu, puisque pour sa part elle n'est jamais parvenue à se pardonner ? Bref, la lettre posthume de Sophie, tout comme celle de Julie dans *La Nouvelle Héloïse*, achève de magnifier la stature morale de l'héroïne rousseauiste : car frappée par le destin et attaquée par le vice, celle-ci n'a pas hésité à sacrifier tout espoir de bonheur à l'expiation d'un égarement dont elle est à peine responsable. Aussi est-elle bien digne du respect et de l'amour éternels d'Émile, ainsi que de l'éducation qu'ils ont tous deux reçue.

### *Le ménage à trois et les voluptés solitaires.*

Rousseau a-t-il vraiment eu l'intention de poursuivre une telle histoire jusqu'à son terme ? On peut évidemment en douter, et pas seulement en raison des invraisemblances du récit, ou même de son aspect romanesque, à la fois mièvre et échevelé. Au-delà de ces complaisances romantiques, qui doivent sans doute beaucoup aux propres fantasmes de Bernardin de Saint-Pierre, l'inachèvement de la suite de l'*Émile* renvoie avant tout aux conditions de la séparation perpétuelle d'Émile et de Sophie, telles qu'elles sont décrites à la fin de la première lettre des *Solitaires*. Car ces conditions ne sont pas loin de s'imposer à Rousseau comme les plus propices à la survie de la relation amoureuse. Autrement dit, on peut avancer que si l'auteur n'a pas éprouvé le besoin de poursuivre le récit des aventures d'Émile et de Sophie, c'est peut-être qu'il a estimé que la séparation volontaire des amants, pourtant épris l'un de l'autre, constitue la fin la plus heureuse qu'une histoire d'amour puisse recevoir. Une telle rupture s'avérerait alors aussi indispensable à l'entretien de la passion exclusive, que le maintien d'un ménage à trois est nécessaire à la pérennité du bonheur conjugal. Ces deux propositions sur l'instabilité structurelle du couple informent d'ailleurs toutes les variations de l'érotique rousseauiste, puisqu'elles se combinent déjà pour former la trame de *La Nouvelle Héloïse*. En effet, tandis que le mariage d'estime et de devoir, qui unit Monsieur de Wolmar à Julie, ne tire toute sa

valeur que de la présence de Saint-Preux, réciproquement, la passion jamais éteinte, qui subsiste entre ce dernier et Julie, ne se nourrit que du scrupuleux respect que les amants vouent aux liens d'un mariage qui les sépare à jamais.

Par la voix de son héroïne, *La Nouvelle Héloïse* défend une position cohérente, qui repose sur l'incompatibilité entre la passion amoureuse et l'institution du mariage<sup>4</sup>. Dans la mesure où la conjugalité doit exprimer un engagement ferme et mutuel entre deux êtres responsables, affirme en substance Julie, il faut renoncer à la fonder sur un sentiment qui a pour caractères essentiels d'aveugler la conscience et d'asservir la volonté de ceux dont il s'empare. Pour autant que sa ferveur soit sincère, un amant ne peut jamais se porter garant de l'élan passionnel qui l'arrache à lui-même : ainsi, Julie amoureuse ne s'appartenait plus, et ne pouvait donc répondre de ses actes, y compris envers celui qu'elle aimait. Or, l'engagement matrimonial vis-à-vis du conjoint exige, quant à lui, que chacun des époux puisse au moins « se » faire confiance, c'est-à-dire s'estimer en possession de ce qu'il ou elle éprouve, avant et afin de l'offrir à l'autre. Julie ne peut par conséquent que se louer des relations sereines et stables, parce que dépassionnées, qu'elle entretient avec son mari. Quant à Saint-Preux, il est sans doute invité à troquer son statut d'amant contre celui d'ami, mais cette amitié particulière cache et révèle une passion d'autant plus intacte, voire inaltérable, qu'elle est désormais hors de portée de ceux

qu'elle habite. Bref, le ménage à trois de *La Nouvelle Héloïse* parvient à protéger les époux des incertitudes de l'amour-passion, mais non sans préserver la flamme des amants en dépit – ou plutôt à l'aide – des privilèges du mariage.

Toutefois, il est difficile d'imaginer que Rousseau se soit pleinement satisfait de cette articulation ingénieuse entre des rapports matrimoniaux sans fièvre et un amour extra-conjugal sublimé mais vivace. Car à l'exception de la sublimation de l'adultère, opération plus ou moins bien assumée par Julie et Saint-Preux, ce partage des attributions est au fond assez conforme aux mœurs de la société parisienne, soit à ce monde corrompu que Rousseau s'épuise à dénoncer. D'une manière générale, depuis l'amour courtois des troubadours jusqu'à l'amour-goût des petits-mâîtres du XVIII<sup>e</sup> siècle – c'est-à-dire les ennemis intimes de Jean-Jacques – les arts d'aimer d'inspiration aristocratique se fondent eux aussi sur l'inadéquation du mariage à leurs propres pratiques. Forts de cette prémisse, que l'Église catholique ne leur conteste guère<sup>5</sup>, troubadours et libertins s'empressent aussitôt de désigner l'adultère comme le champ d'expression privilégié de leurs érotiques. Or, dans un pareil contexte, il est clair que la promotion des valeurs familiales, dont l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* se veut le plus ardent propagandiste, ne peut se contenter d'une conjugalité sans flamme. C'est en particulier la fidélité conjugale, véritable ciment des idéaux bourgeois, dont la défense réclame bien davantage une réévaluation

de l'amour entre époux qu'une mise en garde contre la passion à l'intérieur du mariage.

Conscient de l'enjeu, Rousseau va donc engager le cinquième livre de l'*Émile* au service de l'amour conjugal. Là où Julie et Monsieur de Wolmar établissaient leur confiance mutuelle sur une estime réciproque mais quelque peu désaffectée, en revanche, l'union d'Émile et de Sophie sera un authentique mariage d'amour. Cependant, la prudence impose de construire cette relation amoureuse à vocation matrimoniale autour d'un tuteur, en l'occurrence le gouverneur d'Émile, de sorte que la genèse du bonheur conjugal procède d'un nouveau type de triangle. Sans doute, ce sont bien les futurs époux qui s'aiment passionnément, tandis que le gouverneur joue avant tout le rôle de l'« entraîneur » des jeunes champions, c'est-à-dire d'un préparateur physique et psychologique. Il n'en demeure pas moins que ce tiers si peu exclus s'immisce profondément dans une passion dont il orchestre les progrès, et qu'il finit par considérer comme son œuvre.

Combien de fois contemplant en eux mon ouvrage, je me sens saisi d'un ravissement qui fait palpiter mon cœur ! Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes en bénissant la Providence et poussant d'ardents soupirs ! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent ! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser ! Ils s'attendrissent à leur tour en partageant mes transports <sup>6</sup>.